

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

20

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

Moderniser la Chine, 1842-1949

À la fin du XIX^e siècle, Karl Marx comparait la Chine à une momie hermétiquement conservée et qu'une exposition à la lumière du jour aurait réduite en poussière : l'ouverture forcée de la Chine à partir du traité de Nankin de 1842 aurait ainsi agi comme un révélateur de l'archaïsme d'un empire millénaire. Si l'on peut discuter du rôle joué par les puissances étrangères dans la déstabilisation de l'Empire du Milieu, il apparaît évident que la confrontation au monde occidental lors du siècle des ouvertures forcées, du traité de Nankin à la proclamation de la République Populaire de Chine par Mao Zedong en 1949, rend nécessaires des modernisations pour l'empire chinois. Cette modernisation embrasse plusieurs domaines : technologique, militaire, mais aussi politique et philosophique. Or, si la modernisation technologique présente un caractère

N°

1./20

objectif, la modernisation de la pensée et des institutions ne va pas de soi : elle exige de reconnaître qu'un mode de pensée étranger est préférable et de l'adopter. Comme nous le verrons, la modernisation politique et paradigmatique en Chine sur la période de 1842 à 1949 se fait par la confrontation à l'Occident et au Japon ; or l'adoption d'idées exogènes est longue et difficile pour un empire qui se considérait jadis comme le centre du monde. L'enjeu de la modernisation pose aussi la question des acteurs des réformes. Au XIX^e siècle, l'administration de la Chine est entièrement dévolue à la dynastie mandchoue des Qing, assistée par les haut-fonctionnaires d'élite, les mandarins. Toutefois, le tournant du siècle voit émerger de nouveaux acteurs qui impulseront des modernisations : les puissances étrangères, par l'ouverture forcée, la paysannerie aisée, la bourgeoisie et l'intelligentsia, qui s'affirment comme contre-pouvoirs à la fin du XIX^e siècle, enfin les masses rurales, qui par leurs soulèvements rendent nécessaires des modernisations. La modernisation s'opère par l'affrontement et la confrontation : une situation archaïque s'avère intenable, rendant

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°

2.120

nécessaire une réforme. Il conviendrait ainsi d'étudier les bouleversements qui impliquent le changement et les réponses apportées à ces défis. Dès lors, comment les destablilisations internes et externes que connaît la Chine entre 1842 et 1949 ont-elles permis de mettre en évidence les archaïsmes du pays et d'impulser des mouvements de modernisation ? Nous verrons que de 1842 à 1900, les instances dirigeantes chinoises ont échoué à mener une modernisation efficace. De 1901 à 1937, de nombreux acteurs ont concouru à une forte dynamique de réforme qui n'a toutefois qu'imparfaitement abouti. Enfin, nous montrerons que la Seconde Guerre mondiale et la guerre civile peuvent s'interpréter comme le point de basculement par lequel le monde moderne de Mao supprime le modèle traditionnel en Chine.

Comme le note Meisner dans son ouvrage Philosophy and Politics in China, la période courant de la Première Guerre de l'Opium à la révolte des Boxeurs (1900) marque un moment singulier de la pensée chinoise, dans lequel le besoin de moderniser pour faire face à l'Occident était reconnu, mais dont les élites chinoises n'étaient pas prêtes à assumer toutes les conséquences.

Les ouvertures forcées que mènent le Royaume-Uni puis les autres puissances occidentales agissent à la fois comme perturbateurs dans l'Etat chinois et comme révélateurs de son archaïsme.

L'historiographie marxiste a essentiellement rejeté la faute du déclin chinois sur l'oppression étrangère : celle-ci sème en effet la disorde en forçant les exports d'opium lors de deux guerres successives (1838-1842 et 1856-1860). Pourtant, l'Occident fait montre de sa supériorité militaire, par la politique de la canonniers : les steamers (bateaux à vapeur) anglais ont une supériorité manifeste sur les jonques traditionnelles chinoises. Toutefois, l'ouverture forcée n'est pas la seule cause du déclin de la Chine au XIX^e siècle : bien souvent, elle n'agit que comme révélateur, dénonçant l'archaïsme de la Chine par comparaison à la modernité occidentale. C'est ce que note John King Fairbank dans La grande révolution chinoise : pour Fairbank, la confrontation à l'extérieur a surtout agi comme catalyseur mettant en évidence des besoins criants de modernisation. Fairbank note ainsi que la fertilisation avec des excréments humains était encore extrêmement courante et à l'origine de 25%

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

des siècles dans les campagnes. En outre, l'administration des mandarins n'avait vu ni son mode de recrutement ni son nombre changer en plusieurs siècles : il y avait en 1850 4000 fonctionnaires pour 430 millions d'habitants, ce qui ne permettait qu'un contrôle lâche de l'État. La pénétration de l'opium dans les campagnes a pu rendre intenable certaines situations ornières : dans L'opium, une roman chinoise, Xavier Paulin note que les bourgeois prospères dans les milieux payés, ayant "pour horizon une mobilité impossible", ce qui était le cas dans un monde rural dominé par quelques grands propriétaires terriens et des mandarins dont les examens de recrutement étaient inaccessibles au paysan moyen. L'ouverture forcée a ainsi pu agir comme déclencheur, donnant à voir le besoin impérieux de modernisation, ce que l'on pourrait voir dans le mouvement de la révolte Taiping de 1850 à 1864 : son chef, Hong Xiuquan, était inspiré par des missionnaires

N°
S.1.20

protestants, les causes profondes de la révolte Taiping sont la paupérisation des masses rurales et les famines à répétition qui rattachent ce mouvement à un plus vaste "complexe de révolte paysanne" (J. Chénouard) qui accusent les vétustés du système d'irrigation et l'absence d'infrastructure de transport.

Dès lors, les ouvertures forcées ont mis en évidence un besoin latent de modernisation qu'une poignée de mandarins s'est efforcé de réaliser selon la doctrine de l'"auto-renforcement", ou *zhiqiang*. Cette doctrine reconnaissait la supériorité technologique de l'Occident, mais entendait affirmer la primauté de la philosophie confucéenne sur la pensée occidentale. Une telle approche de compromis vis-à-vis de la modernisation est résumée par la formule de Zhang Zhidong : "Le savoir chinois pour le fondamental, le savoir occidental pour les applications pratiques". Le *zhiqiang* se traduit notamment par l'ouverture d'arsenaux sur le littoral, comme celui de Fuzhou, qui accueillait des ingénieurs français dans le but d'émuler la technologie européenne. Cependant, la modernisation du *zhiqiang* passait par deux aspects. Tout d'abord, ce mouvement de modernisation était impulsé uniquement

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°

6/10

par les mandarins, qui suppléaient en cela à l'immobilisme de la cour de Pékin, sans pouvoir totalement s'en émanciper. Ainsi, Li Hongzhang, l'un des grands instigateurs du Ziqiang, après avoir ouvert la mine du Kaiping en 1877 à l'aide de technologies modernes et avec une liaison de chemin de fer, dut céder le contrôle de la mine à la cour qui prit soin de la faire périliter. En ne prétendant moderniser que l'économie sans réformer un système politique privilégiant l'inertie, le Ziqiang ne parvint ainsi à aucun progrès substantiel. Dans L'âge d'or de la bourgeoisie chinoise, Marie Claire Bergère note ainsi que les riches marchands chinois de Shanghai devaient participer à un "capitalisme sino-étranger" en faisant enregistrer leurs capitaux aux noms d'européens pour pouvoir légalement commercer dans les concessions étrangères de Shanghai, ce qui montre les freins qu'un système politique ancien apportait à la tentative de modernisation économique.

C'est pourquoi à la fin du XIX^e siècle il devient de plus en plus évident que moderniser la Chine réclame des réformes de fond touchant tous les pans de la société et jusqu'aux modes de

pensée. La défaite de 1895 face au Japon marque à ce titre une rupture de paradigme majeur. Si la Chine avait déjà perdu trois guerres contre le Royaume-Uni et la France, les japonais, appelés "wojien" (nains), étaient considérés comme des vauriens, issus de la culture de l'Empire du Milieu. Le traité humiliant de Shimonoseki en 1895 provoque donc un fort émoi et invite une comparaison avec un État moderne, qui sous l'ère Meiji est devenu une monarchie constitutionnelle sur le modèle occidental. Le mandarin Kang Youwei publie alors en 1897 Étude sur Confucius réformateur, qui n'appelle certes pas à abandonner la pensée confucéenne millénaire mais tâche d'en proposer une lecture moderne, compatible avec une réforme des institutions. Séduit par les idées de Kang Youwei, l'empereur Guangxu lance alors en juin 1898 un ambitieux plan de réformes, connu sous le nom de Cent jours. Les Cent jours visent à faire de la Chine un empire moderne : par édit, Guangxu tente de moderniser l'armée, d'introduire les sciences occidentales dans le cursus de formation des mandarins. Cependant, cette initiative radicale s'avère sans effet, les édits n'étant tout simplement pas appliqués.

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

NE RIEN ÉCRIRE

3609

IE 951 700 - IMPRIMERIE NATIONALE - 2020-01-PF-005 000

N°
8/10

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

par les mandarins, avant que Guangxu ne soit victime d'un coup d'état de l'impératrice douairière Cixi en septembre 1898, qui opère une restauration réactionnaire du statu quo. Nous relevons ici une constante sur la période de 1842 à 1900 : si l'impériorité de la modernisation était clairement sentie par quelques élites éclairées, la Chine n'était pas prête à un basculement radical dans un monde nouveau. Le refus de la modernité telle que la proposait l'Occident est symbolisé par le soulèvement des Boxeurs de 1900, un groupe de paysans paupérisés du nord au programme politique flou mais uni par une forte xénophobie et qui, avec le soutien tardif de la cour, s'attaque aux étrangers à Pékin et Tianjin. L'échec cuisant de ce soulèvement, conduisant à un nouveau traité humiliant pour la Chine - le protocole Boxeur de 1901 - marque un coup d'arrêt au conservatisme de la dynastie Qing et consacre un nouveau paradigme : à partir de 1901 le consensus global en Chine est que le pays a besoin d'une modernisation

N°

9/20

en profondeur.

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

De 1901 à 1937,
la Chine connaît des transformations en
profondeur, portées par l'émergence de
nouveaux acteurs et une large volonté de
modernisation.

Ces changements sont d'abord portés
par la cour de Pékin, qui infléchit considérablement
sa politique à l'issue de l'épisode des Boxeurs.
Cet épisode marque un tournant à plusieurs
échelles. D'un point de vue personnel, l'impératrice
Cixi, exilée en 1901 dans la Chine profonde
du nord-ouest tandis que les Européens
prennent Pékin, découvre la pauvreté générale
de la Chine en même temps qu'elle réalise la
fragilité de son pouvoir. À l'échelle du pays,
la pénétration occidentale s'accroît et apporte
avec elle des éléments de modernité : c'est
le cas par exemple à Tianjin où dix pays occidentaux
instaurent un gouvernement provisoire jusqu'en
1902. Or, ces "dix empires dans un mouchoir
de poche", pour reprendre l'expression de Pierre Lingrave
dans Tianjin Cosmopolis, mettent en place un
véritable laboratoire de modernité à Tianjin,
développant la médecine occidentale, le droit
et les infrastructures. Ces acquis sont conservés

N°
10/10

par les Qing après 1902, et la dynastie mandchoue lance alors les Nouvelles Politiques qui visent à terme à faire de la Chine un empire constitutionnel avec une élction au suffrage censitaire. Symboliquement, les examens impériaux sont supprimés en 1905 : le recrutement des fonctionnaires ne se fait dès lors plus sur la mémorisation des classiques, ce qui incitait à un certain conservatisme de la pensée, mais sur les diplômes universitaires, pour lesquelles des universités sont créées. Pour autant qu'elles soient, ces réformes sont jugées encore trop timorées, et l'esprit des Nouvelles Politiques ne suffit pas à Cixi, qui décide le 15 novembre 1908.

Il semble qu'une modernisation profonde de la Chine ne pourrait s'opérer dans le cadre d'un régime millénaire, aussi peut-on voir dans le déclenchement de la Révolution le 10 octobre 1911 à Wuhan-Wuchang une cause profonde derrière son départ contingent (l'explosion d'une bombe dans la concession russe) : un grand nombre d'acteurs n'avaient pas leur mot à dire dans la modernisation de la Chine sous la dynastie Qing, notamment la gentry (les grands propriétaires fonciers) et la bourgeoisie marchande, qui ont mené la Révolution de 1911 à

laquelle ils avaient tout à gagner puisque la République devrait instaurer un suffrage censitaire et accentuer la décentralisation du pouvoir.

Après la Révolution, on peut voir émerger trois autres types d'acteurs de la modernisation. En premier lieu, les seigneurs de la guerre, qui prennent le contrôle de larges provinces après la mort du Président Yuan Shikai en 1916. Il a souvent été dit que les seigneurs de la guerre avaient contribué au délitement du territoire par leur comportement prédateur, mais Xavier Paulès argue dans La République de Chine que leur rôle fut plus nuancé : tous respectaient le pouvoir central, auquel ils versaient les droits de douane et la gabelle, de plus leur gestion très autonome de leur province a, selon Paulès, renforcé l'ancrage de l'État, ce dont les régimes postérieurs auraient bénéficié. Un second acteur qui émerge est l'intelligentsia, qui s'est distinguée de l'État par la suppression des examens impériaux. Un groupe d'universitaires de Pékin, formés aux États-Unis et en Europe, fait entendre ses positions, notamment lors du mouvement du 4 Mai 1919. Hu Shi par exemple, propose une nouvelle transcription écrite du chinois oral, qui permet de

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

NE RIEN ÉCRIRE

IE 951 700 - IMPRIMERIE NATIONALE - 2020-01-PF 005 000

N°
12/20

Note :

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

20

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

s'émanciper de la langue latine ambiguë et difficile d'accès : John - King Fairbank compare cette modernisation au passage du latin aux langues modernes dans les écrits philosophiques européens au XVI^e siècle, ce qui permet une diffusion du savoir. Cette intelligence est aussi à l'origine, par l'intermédiaire de Chen Duxiu, du Parti communiste chinois (PCC). Enfin, un troisième acteur majeur est le parti Guomindang, dont le chef est le révolutionnaire et premier Président de la République de Chine Sun Yat-Sen. Le parcours de Sun en dit long sur la modernisation de la société chinoise : il est issu d'une famille pauvre et rurale - "je suis coolie et fils de coolie" disait-il - , dans les années 1890 Li Hongzhang lui avait refusé une audience, preuve que sous l'empire seuls les mandarins avaient voix au chapitre ; son ascension sous la République montre donc un décloisonnement de la société chinoise.

N°

12/20

Dans les années 1920, Sun Yat-sen et le Guomindang prennent le pouvoir à Canton, puis à la mort de Sun le 12 mars 1925, Chiang Kai-shek lui succède et étend son contrôle à toute la Chine. Ainsi, pendant deux décennies le Guomindang est au pouvoir et se l'occasion de mettre en œuvre le programme ambitieux de modernisation de Sun, synthétisé par le triple-stémme : nationalisme, bien-être du peuple, démocratie. Cette modernisation parvient à de nombreux acquis louables, notamment pendant la décennie de Nankin de Chiang Kai-shek (1928-1937). Ainsi, les campagnes de propagande permettent de nets progrès d'hygiène, une matière qui devient obligatoire dans les écoles. Les villes connaissent un fort développement : dans son Histoire de Shanghai Marie-Clère Bergère note que Shanghai est florissante, réalisant un syncrétisme architectural entre le style Art Déco occidental et les pagodes chinoises qui est un symbole de la modernité rêvée par le régime. Cette décennie marque aussi "l'âge d'or de la bourgeoisie chinoise" pour M.-C. Bergère, le Guomindang s'associant aux milieux

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°

14/20

L'affaire de Shanghai pour mettre en place une technocratie très favorable au commerce, sous la houlette du ministre des finances T. V. Soong, qui développe une monnaie unique, le feli. Cependant, le régime de Nankin se heurte à de nombreux obstacles et causes d'inertie qui rendent sa modernisation incomplète. Dans l'administration la corruption est endémique, Chiang est proche des milieux mafieux de la Bande Verte et son pouvoir est de plus en plus autoritaire. Bien souvent, les ambitions du régime se heurtent à la réalité : une réforme agraire limitant les loyers du fermage à 37,5% est proposée, mais rarement appliquée ; le régime prétend lutter contre l'opium mais s'en sert comme source de revenu en établissant un monopole. En somme, la période de 1901 à 1937 est marquée par une indéniable modernisation de la Chine, mais les divers acteurs de ces changements ne peuvent jamais aller au bout de leurs ambitions, et dès 1932, Chiang Kai-shek écrit amèrement dans son journal intime : "La Révolution chinoise a échoué".

De 1937 à 1949 enfin, la Chine connaît deux guerres d'affilée qui mettent un coup d'arrêt aux modernisation, mais voient aussi un autre nouveau triompher du monde ancien.

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

NE RIEN ÉCRIRE

3409

À partir de l'invasion de l'armée japonaise le Guomindang au moral du pays en 1937, la Chine ne connaît quasiment aucune trêve jusqu'en 1949. L'enjeu de la modernisation est donc relégué au temps de paix et l'on peut objectivement parler de régression sur cette période : le Guomindang n'a de 1939 à 1945 que le contrôle de l'ouest du pays autour de Chongqing, tandis que le Japon occupe les grands bassins stratégiques du Yangzi, du Huang He et le delta de la rivière des perles. L'économie est mise à mal par l'effort de guerre : l'inflation est multipliée par 2600 en une décennie et la paysannerie est mise à genoux par des famines à répétition. Néanmoins, les capacités productives du pays ne sont pas totalement annihilées, car le Guomindang réussit à démanteler une partie de son industrie lourde de Shanghai pour la déplacer à Chongqing.

IE 951 700 - IMPRIMERIE NATIONALE - 2020-01-PF 005 000

N°

16/20

Ainsi, pendant la Seconde Guerre mondiale, la Chine est lourdement touchée mais conserve une capacité à se relancer après guerre. L'enjeu de la modernisation se confond alors avec la question du contrôle du pays après le conflit.

Deux visions s'opposent ici : celles de Chiang et de Mao. Chiang Kai-shek appartient au monde ancien, et défend une modernisation capitaliste dans la continuité de la tradition chinoise. Dans son journal intime, Chiang cite à l'envi Zeng Guofan et Kang Youwei, des néo-confucéens qui prône un progrès incrémental plutôt qu'une révolution. De même, sa stratégie militaire est celle du monde ancien, fondée sur la corruption de l'ennemi, des stratégies conventionnelles et la prise de bastions forts dans les villes : si cette stratégie fut efficace lors de l'Expédition du Nord (1926-28), elle coûte à Chiang de lourdes pertes.

pendant la guerre contre le Japon à Shanghai puis Nankin, et lui font perdre la guerre civile contre le PCC en laissant ses troupes prises au piège de sièges autour des villes. Surtout, la gestion politique de Chiang manque de modernité. Selon Xavier Poulès dans La République de Chine, Chiang commet une erreur décisive en 1945 en ne nommant pas une administration jeune et dynamique : il préfère conserver les dignitaires en poste, dont la plupart avait collaboré avec le Japon sous l'occupation, ce qui lui valut l'hostilité de la population. Abordé sous l'angle de la modernisation, l'erreur majeure de Chiang fut son conservatisme, comme le résume Alain Roux dans sa biographie Chiang Kai-shek, l'éternel rival de Mao : "Il débuta la guerre civile avec toutes les cartes en main mais perdit faute d'avoir su mener les réformes nécessaires."

À l'inverse, Mao Zedong se présente comme l'incarnation d'un monde moderne. Replié à Yan'an entre 1935 et 1945, il soigne son image auprès des médias étrangers

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°

18/20

auxquels il présente Yan'an comme une utopie communiste modérée, ce qui lui vaut un enthousiaste réact d'Edgar Snow Red Star over China, à tel point que les États-Unis auraient la mission Dine pour sonder ses intentions et le jugent un allié acceptable. Mao se distingue de Chiang par sa capacité à articuler un programme politique moderne, regroupé sous le nom de "pensée Mao Zedong" et exposée à Yan'an pendant la guerre. Plus encore, même si le PCC a profité d'une conjoncture entièrement favorable puisque la guerre contre le Japon a mis le Guomindang à genou, il triomphe finalement de la guerre civile grâce à des stratégies de guerre moderne : d'abord la guérilla, puis un appui sur les masses rurales, souvent enrôlées de force, dont la connaissance du terrain est décisive dans la bataille de la rivière Huai en 1949. Finalement, avec Mao Zedong, c'est une certaine modernité qui triomphe en 1949 de l'atavisme de Chiang Kai-shek.

La Modernisation de la Chine a donc suivi une dialectique entre déstabilisations et refondations, qui n'est pas sans rappeler la théorie économique des destructions créatrices : à mesure qu'un système montre ses insuffisances, il devient nécessaire de le moderniser. Dans le cas de la Chine, l'ouverture forcée est agi comme catalyseur pour exposer une situation depuis trop longtemps inchangée : celle d'un empire millénaire. Petit à petit cependant, les causes exogènes de modernisation cèdent place aux causes endogènes, à mesure que les acteurs chinois prennent le contrôle de leur destin, ce qui est consacré par le retour de la Chine dans le jeu des grandes puissances à l'accession de Mao. Il convient cependant de nuancer la modernité de la Chine en 1949 : il s'agit d'un pays immense au PIB par habitant encore très faible, de même que son niveau de vie moyen. En 1973 encore, Alain Peyrefitte pouvait écrire Quand la Chine s'éveillera... le monde tremblera, preuve que l'entreprise de moderniser la Chine s'étend au-delà de 1949, jusqu'à Deng Xiaoping en 1978 voire jusqu'au XXI^e siècle.

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

NE RIEN ÉCRIRE

3409